

Lamartine et le cheval dans ses deux voyages en Orient

Citations de Lamartine

(Choisies et introduites par Guy Fossat)

Quelques mots sur les deux voyages de Lamartine en Orient

Lamartine est connu comme poète et homme politique, en particulier pour son engagement dans la révolution de 1848 en France. Un aspect moins connu de son activité et de ses réflexions concerne son ouverture aux questions internationales. Ses deux voyages en Orient en témoignent pourtant et permettent de découvrir cette dimension du poète et du politique.

Parmi les textes illustrant les multiples facettes de Lamartine les citations retenues ci-après, ne retiennent, à leur tour, qu'une thématique...*celle du cheval comme figure importante du voyage, sujet de maintes attentions de la part de Lamartine*

Le premier voyage en Orient dure quinze mois, de Juillet 1832 (départ de Marseille) à Octobre 1833 (retour à Mâcon). Le plus long séjour de ce voyage se passe au Liban, avec des déplacements en Syrie et en Palestine ; et, au retour, deux mois à Constantinople. Ce périple est marqué par d'innombrables contacts de Lamartine et de ses compagnons (son épouse et trois amis) avec les gens et les lieux ; un épisode douloureux les marquera tous : le décès de Julia, fille unique des Lamartine, en décembre 1832 à Beyrouth.

Le second voyage, dix-huit ans plus tard, après son retrait de la vie politique, se déroule sur deux mois, à l'été 1850, et se limite pour l'essentiel à la Turquie. Lamartine y entretenait des relations de confiance avec le Sultan ; celui-ci lui avait fait don d'un vaste domaine agricole dans la région de Smyrne ; le but du voyage était de visiter ce domaine, d'y prévoir un lieu de séjour et de mettre au point un projet de développement agricole.

Le cheval constituait à cette époque le moyen de déplacement indispensable dans ces régions. Lamartine n'y utilise pas de voitures tirées par des animaux : les déplacements se font à dos de cheval. Les textes ci-dessous, extraits de la narration qu'il nous donne de ses voyages, illustrent -notamment- son sens de la description, sa sensibilité, et nous renseignent plus largement sur les conditions matérielles et humaines des voyages dans la première moitié du 19^e siècle.

Voyage en Orient (1832-1833)

Tome 1, Edition Hachette, 1896

Visite à l'Emir Beschir

p.192 -Les vastes cours qui faisaient face au palais étaient remplies d'une foule de serviteurs, de courtisans, de prêtres ou de soldats (...). Cinq à six cents chevaux arabes étaient attachés par les pieds et par la tête à des cordes tendues qui traversaient les cours, sellés, bridés, et couverts de housses éclatantes de toutes les couleurs (...).

Et sur la terrasse la plus élevée de la cour intérieure, quelques jeunes gens courant à cheval les uns sur les autres, se lançaient le djérid, s'évitaient en se couchant sur leurs chevaux, revenaient à toute bride sur leur adversaire désarmé, et faisaient avec une grâce et une vigueur admirables, toutes les évolutions rapides que ce jeu militaire exige.

p. 196- Il faut avoir visité les écuries de Damas, ou celles de l'émir Beschir, pour avoir une idée du cheval arabe. Ce superbe et gracieux animal perd de sa beauté, de sa douceur et de sa forme pittoresque quand on le transplante, de son pays natal et de ses habitudes familières, dans nos climats froids et dans l'ombre et la solitude de nos écuries

Il faut le voir à la porte de la tente des Arabes du désert, la tête entre les jambes, secouant sa longue crinière noire, comme un parasol mobile, et balayant ses flancs, polis comme du cuivre ou comme de l'argent, avec le fouet tournant de sa queue, dont l'extrémité est toujours peinte en pourpre avec le henné ; il faut le voir vêtu de ses housses éclatantes, relevées d'or et de broderies de perles ; la tête couverte d'un réseau de soie bleue ou rouge,

tissé d'or ou d'argent, avec des aiguillettes sonores et flottantes qui tombent de son front sur ses naseaux, et dont il voile ou dévoile tour à tour, à chaque ondulation de son cou, le globe enflammé, immense, intelligent, doux et fier, de son œil à fleur de tête ; il faut le voir surtout en masse, comme il était là, de deux ou trois cents chevaux : les uns couchés dans la poussière de la cour, les autres entravés par des anneaux de fer et attachés à de longues cordes qui traversent ces cours ; d'autres, échappés sur la sable, et franchissant d'un bond les files de chameaux qui s'opposaient à leurs courses(...)

p. 197- J'admirais surtout plusieurs juments sans prix, réservées pour l'émir lui-même ; je fis proposer par mon drogman à l'écuyer jusqu'à dix mille piastres d'une des plus jolies ; mais à aucun prix on ne décide un Arabe à se défaire d'une jument de premier rang ; et je ne puis rien acheter cette fois.

Jéricho

p. 385 -Nous n'avons nous-mêmes aucune idée du degré d'intelligence et d'attachement auquel l'habitude de vivre avec la famille, d'être caressé par les enfants, nourri par les femmes, réprimandé ou encouragé par la voix du maître, peut élever l'instinct du cheval arabe. L'animal est, par sa race même, plus intelligent et plus apprivoisé que les races de nos climats ; il en est de même de tous les animaux en Arabie. La nature ou le ciel leur ont donné plus d'instinct, plus de fraternité pour l'homme que chez nous. (...)

Le cheval du cheikh de Jéricho, que j'achetai et que je montai, me connaissait, au bout de peu de jours, pour son maître : il ne voulait plus se laisser monter par un autre, et franchissait toute la caravane, pour venir à ma voix, bien que ma langue lui fût une langue étrangère. Doux et caressant pour moi et accoutumé aux soins de mes Arabes, il marchait paisible et sage à son rang, dans la caravane, tant que nous ne rencontrions que des Turcs, des Arabes vêtus à la turque, ou des Syriens ; mais s'il venait même un an après, à apercevoir un Bédouin monté sur un cheval du désert, il devenait tout à coup un autre animal ; son œil s'allumait, son cou se gonflait, sa queue s'élevait et battait ses flancs comme un fouet(...)

p. 424 -Ce matin, je suis allé errer de bonne heure avec Julia sur la colline que les Grecs nomment Saint Dimitri, à une lieue environ de Bayruth (...). Deux de mes Arabes nous accompagnent, l'un pour nous guider, l'autre pour se tenir à la tête du cheval de Julia et la recevoir dans ses bras si le cheval s'animait trop. Quand les sentiers devenaient trop rapides, nous laissions nos montures un moment (...)

Tome 2, Edition Hachette, 1897

Damas

p. 65 -Les deux agas chez lesquels je suis entré m'ont reçu avec la politesse la plus exquise (...). J'ai témoigné à l'un d'eux le désir de voir ses plus beaux chevaux et d'en acheter, s'il consentait à m'en vendre. Aussitôt, il m'a fait conduire par son fils et par son écuyer dans une vaste écurie, où il nourrit trente ou quarante des plus beaux animaux du désert de Palmyre. Rien de plus beau ne s'était jamais offert, réuni à mes yeux : c'étaient en général des chevaux de très haute taille, de poil gris sombre ou gris blanc, à crinière comme de la soie noire, avec des yeux à fleur de tête, couleur marron foncé, d'une force et d'une sécheresse admirables : des épaules larges et plates, des encolures de cygne.

Aussitôt que ces chevaux m'ont vu entrer, et entendu parler une langue étrangère, ils ont tourné la tête de mon côté, ils ont frémi, ils ont henni, ils ont exprimé leur étonnement et leur effroi par les regards obliques et effarés de leurs yeux et par un plissement de leurs naseaux qui donnaient à leurs belles têtes la physionomie la plus intelligente et la plus extraordinaire (...). J'en caressai quelques-uns, je les étudiais tous ; je les fis sortir dans la cour ; je ne savais sur lequel arrêter mon choix, tant ils étaient presque tous remarquables par leur perfection : enfin je me décidai pour un jeune étalon blanc, de trois ans, qui me parut la perle de tous les chevaux du désert. Le prix fut débattu entre M. Baudin et l'aga, et fixé six mille piastres, que je fis payer à l'aga (...). L'animal, comme tous les chevaux arabes, portait au cou sa généalogie, suspendue dans un sachet en poil, et plusieurs amulettes pour le préserver du mauvais œil.

p. 71 -Des chevaux de Shérif Bey étaient là ; ce sont les plus beaux chevaux que j'aie encore vus à Damas ; ils sont turcomans, d'une race infiniment plus grande et plus forte que les chevaux arabes, ils ressemblent à de

grands chevaux normands, avec des membres plus fins, et plus musclés ; la tête plus légère et l'œil large, ardent, fier et doux du cheval d'Orient .Ils sont tous bai brun et à longues crinières ; véritables chevaux homériques.

p. 77- J'achète un second étalon arabe d'un Bédouin que je rencontre à la porte de la ville. Je fais suivre le cavalier pour entrer en marché avec lui d'une manière convenable et naturelle ; L'animal, de plus petite taille que celui que j'ai acheté à l'aga, est plus fort et d'un poil plus rare, fleur de pêcher. Il est d'une race dont le nom signifie *roi du jarret* ; on me le cède pour quatre mille piastres. Je le monte pour l'essayer ; il est moins doux que les autres chevaux arabes. Il a un caractère sauvage et indompté mais paraît infatigable. Je ferai conduire *Tedmor* (c'est le nom arabe de Palmyre que j'ai donné au cheval de l'aga) par un de mes saïs à pied. Je monterai *Scham* pendant la route. *Scham* est le nom arabe de Damas.

p. 81- Rude journée de dix heures de marche, par un froid rigoureux et dans des vallées complètement désertes (...) Je monte une heure ou deux mon beau cheval *Tedmor* pour reposer *Scham*. Malgré deux jours de route fatigante, ce magnifique animal vole comme une gazelle sur le terrain rocailleux du désert ; en un instant il a devancé les meilleurs coureurs de la caravane ; il est doux et intelligent comme le cygne, dont il a la blancheur et l'encolure. Je veux le ramener en Europe avec *Scham* et *Saïde*.

Constantinople

p. 246 -Mes chevaux arabes arrivent par l'Asie Mineure. *Tedmor*, le plus beau et le plus aimé de tous, a péri à Magnésie, presque au terme de la route. Les saïs l'ont pleuré, et pleurent encore en me racontant sa fin (...) ; les autres sont si maigres et si fatigués qu'il leur faudrait un mois de repos pour être en état de faire le voyage de la Turquie d'Europe et de l'Allemagne. Je vends les deux plus beaux à M. de Boutenieff pour les haras de l'empereur de Russie, et les trois autres à différentes personnes de Constantinople

Je regretterai toujours *Tadmor* et *Saïde*.

Le Nouveau Voyage en Orient (1850)-[publié dans ***Les foyers du peuple***, 1851.Pagination ci-dessous]

Livre 4-le Sultan Abdul Medjid

p. 190 -Le cheval du sultan était tenu en main sous un platane par des écuyers. Je ne pus m'empêcher de m'arrêter devant ce superbe animal qui rongea son frein d'or en promenant autour de lui le regard doux et puissant du lion. Sa crinière soyeuse, que la nature prête plus longue aux étalons du désert qu'à ceux du nord, pour en faire un voile et du vent à leurs têtes contre le soleil, ruisselait jusque sur le sable quand il penchait le front. C'était un de ces rares chevaux turcomans qui rappellent l'encolure courte, massive, et l'os frontal du taureau (...).Je ne pouvais détacher mes yeux de cet incomparable cheval, véritable trône d'un sultan ; il semblait connaître sa dignité parmi les animaux (...). Ses yeux immenses ne disaient pas *va !* Comme le cheval de Job, mais il disait *j'attends* le seul homme de cette foule qui soit digne de me monter. Je ne pus m'empêcher de caresser son encolure du plat de la main.

Quand on se rencontre et qu'on s'aime, on se fait un signe d'amitié.

p. 198 -Nous reprîmes à pied le chemin de Constantinople à travers une haie innombrable de chevaux magnifiques, caparaçonnés, tenus en main par des esclaves de toutes les races et de tous les costumes, qui attendaient leurs maîtres (...) C'était l'aristocratie du désert réunie pour accroître l'éclat de l'aristocratie de Stamboul. Je me perdis d'étonnement et d'admiration parmi cette foule d'animaux de luxe et de guerre, piaffant, hennissant, bondissant en main les uns à l'envi des autres au bruit des salves du canon qui retentissait par la colline.

Livre 5 -A bord du vaisseau

p. 223 -Je ne perdis pas une minute, selon mon habitude en voyage, pour organiser une caravane, me procurer des interprètes, des guides, des chevaux, des chameaux, des tentes, des escortes, des vivres et pour me rendre la nuit suivante dans mes terres que j'étais pressé de connaître et d'étudier.

P. 251 -Nous étions tous à cheval, les uns sur les six chevaux de selle que j'avais reçus en présent ou achetés à Constantinople ; les autres, sur les petits chevaux sauvages, mais doux comme des animaux domestiques, qui peuplent les steppes et que j'avais fait prendre la veille pour monter ma suite. Je montais un excellent cheval turcoman, à poil fauve, doré et métallique, que m'avait donné M. *** en quittant Thérapia, et dont l'encolure et la croupe resplendissaient au soleil levant comme du cuivre rouge sous la flamme d'une fournaise. C'était un animal infatigable, ardent mais sage et réfléchi, ménageant bien son feu pour une longue étape. M. de Chamborant montait un autre de mes chevaux arabes, acheté par moi à Stamboul, à poil d'argent, à crinière noire, petit, mais lesté et nerveux, dont la couleur contrastait avec le mien.

Ces beaux animaux semblaient jouir de l'air du matin, de la pureté du ciel, de l'aspect des montagnes, et des vastes steppes en fleurs qui se déroulaient à perte de vue devant nous.

p. 263 - Nous rencontrâmes à chaque instant des troupeaux errants, de très belles vaches, de très jolis chevaux, paissant en liberté dans le désert. Ces vaches et ces chevaux au nombre, dit-on, de plusieurs milliers sur toute la surface de la plaine, appartiennent au propriétaire du sol quand ils ne sont pas réclamés par quelques-uns des villageois comme leur propriété. Je choisis trois ou quatre des plus beaux et des plus jeunes chevaux de ces troupeaux vagues ; je les fis marquer par mon agent et je le chargeai de les faire prendre et élever pour mon usage à Achmet- Sched.

(Fin des citations de Lamartine)